

Je n'ai jamais vu la mer

“- Paula n'a jamais vu de jeune !”. S'exclame Emma, pensant nous aider à converser. “- Et toi ? T'en as déjà vu une ?”

“- Oui. Oui une fois.” Répond Suzanne sans une goutte de gêne dans la voix.

“- Une ou un ?”

“- Un !”

“- Oh ! Raconte nous !”. S'enjouit Emma.

L'air détendu, le regard figé sur sa tasse et les sourcils légèrement froncés, Suzanne répond.

“- Ben, là où j'habitais, à Aubagne, il y avait une guarrigue. Une fois, après une grosse dispute à la maison, j'ai pris mon sac à dos et j'ai fui vers la montagne. Un soir, alors que je tentais d'allumer un feu, il faisait sombre, j'ai entendu des bruits de pas. J'ai complètement paniqué : être dénoncée, finir comme ça, sans dire au revoir à mes parents... j'ai regardé dans la direction du bruit, et dans la guarrigue nocturne, à peine éclairé au visage : un jeune. Un jeune homme sans ride, qui n'était ni de papier, ni de dessin. Un jeune homme en chair.” Mon oreille se berce de l'histoire de Suzanne. Mon esprit se projette dans l'espace sec, et venteux des guarrigues. En pleine nuit, au dessus d'une lumière orangée, de la chaleur qui émane du feu, la peau, le sang qui pulse encore fais. La fermeté des bras.

Je relève le nez, Emma a disparu. Suzanne est en train d'installer les matelas pour dormir.

Nous nous allongeons. Un silence lourd s'installe. Manque d'imagination. Nous gisons, têtes en quinconce sur le matelas géant. Trop de questions. J'entend la petite voix dans ma tête lui poser mille questions puis s'arrêter. Je pense à Papa qui me racontait son enfance, les années deux mille, son école, puis le collège et le lycée. Les téléphones, les écrans, les amis et amours qui se voyaient tous les jours et passaient leur temps à communiquer sur ces surfaces lisses et bleues, espaces immatériels où il a rencontré maman. Les fêtes ou tout le monde dansait sur de la musique électronique. La période des manifestations intenses, la création de collectifs. L'abandon forcé de la technologie, le retour à la terre, bande de jeunes expérimentaux, découvrir la charpente, la pâte et les textiles, fonder une communauté, faire sa place dans l'exode urbain, rencontrer les voisins, des chantiers aux mains novices, boire du vin et chanter jusqu'à quatre heures du matin. A la communauté, aucun autre enfant. Mes parents m'ont d'abord cachée, puis déménagé plus haut dans la montagne. A l'abri des regards. Toute mon enfance je courais dans les pommiers. J'imaginai jouer au chat avec d'autres gosses. Je téléphonais avec des gros galets noirs à mes amis imaginaires. Puis plus tard à l'ombre de leurs troncs épaissis, je lisais des BD. Histoires d'amour et d'amitiés. Je rêvais qu'un jeune s'aventure dans les Cévennes. Cela n'était jamais arrivé. Pas avant aujourd'hui. Maintenant, je sens cette femme de la vingtaine contre ma tête. Et les mots qui s'entrechoquent à la sortie, forment un bouchon énorme alors que mon coeur cogne mes côtes.

“- Tu te demandes si j'ai baisé hein ?” Me dit Suzanne, m'électrisant hors de ma torpeur. “T'es la première femme que je vois aussi”.

“- Pourquoi tu ne l'as pas suivi ? L'homme de la guarrigue ?”

“- J'avais peur de ne jamais revoir mes parents. ”

“-Qu'est ce que vous avez fait pendant une semaine ?”.

Elle me regarde en riant. Elle attrape ma joue sous sa paume, et pose sa bouche contre la mienne. C'est souple. Souple et humide. Elle recule sa tête. Je m'entend lui dire :

“-Je ne sais pas trop si j'aime ça.”

Elle se tourne, à nouveau sur le dos, à contempler les fissures au plafond. Un léger sourire aux lèvres.

“-Je ne l'oublie pas. Si je l'avais connu aujourd'hui, je l'aurai suivi. Les vieux... ils sont pas nombreux à encore vouloir aller courir sur les anciennes routes, prendre le risque d'aller voir après les montagnes. Moi je le sens, c'est dans ma veine. J'ai besoin d'essayer. Même si je les comprend. Même si un jour, ma vie sera assise et satisfaite des flocons de poussière.”

Elle me happe. Une sensation acide m'envahit. Comme si la matière molle de mon cerveau se réagençait, ouvrait de l'espace pour un autre chose. Un jamais vu. Ce n'est pas de la joie, ce n'est pas de la tristesse, c'est

une nécessité. Une nécessité qui me pousse à avaler ses phrases, les décortiquer. Lui fournir des réponses, et espérer manger encore ses histoires.

“- A quoi tu penses ?” Me coupe-elle.

“- C’est... beau ce que tu dis. Je pourrai t’écouter toute la nuit”.

“- On pourrait veiller toute la nuit !”

Emma cache sa gnôle de pomme derrière le buffet. Je récupère deux verres minuscules. Ce soir là, nous parlons de tout : de nos rêves d’enfants, de solitude que nous avons connue, de la peur de nos parents, de la dicature écologique, du fantasme d’un jour franchir les frontières. Le nez rouge à crier nos avis comme des vérités. Crier au vent qui jamais ne nous entendra. Ce soir là, nous parlons. Nous découvrons. A la lumière de la bougie aussi, montrons nos corps. Touchons nos jambes, nos seins, nos visages. Suzanne me raconte ce qu’est faire l’amour. Sentir l’autre, et surtout dormir contre un autre. Je ne ferme pas les yeux et reste éveillée jusqu’aux premiers bleus du matin.

Un rythme quotidien s’installe, aux côtés d’Emma, qui s’efforce de nous maintenir un cadre et un rythme de travail. Aux premières lueurs, la table du salon est occupée de pain et de fromage. Le teintement de la cloche nous sort de nos rêveries alcoolisées de la veille. Suzanne s’extasie du printemps Cévenol, plus humide que là où elle a grandi. Les traversiers sont vert jeune, et tous les plants se mélangent les uns aux autres. Nous travaillons tout le jour sans penser au mouvement du soleil. Suzanne est aussi surprise du relief du territoire. Elle dit qu’on ne voit “presque pas le ciel ici”. Nous rions beaucoup, et lorsque l’énergie de la journée nous le permet, nous allons à la rivière nous rafraîchir. Le soir, nous jouons à un jeu de carte avec Emma. Parfois, je la vois me regarder d’un oeil inquiet et bienveillant. Des réjouissances appeurées.

“- Vous me rappelez les années deux mille.” Nous dit-elle un soir.

Deux pleines lunes s’écoulaient sans que rien ne trouble notre rythme. Mais comme si je l’avais attendu, un soir, Suzanne refuse que je remplisse son verre. Dos à moi, avec la lueur du feu, elle me semble tout à coup crispée. Son regard tourne lentement. Au travers de ses cheveux bouclés, ses pupilles annoncent la gravité d’une question.

- Si je m’en vais, tu pars avec moi ?

Cette question me tourne en tête depuis des jours. J’y pense du matin au soir. J’avais un fond d’espoir à rester ici avec elle. Que jamais elle ne se pose. Nous deux, courir dans les champs comme sur une fausse photo, et attendre de devenir aussi vieille que les autres. Voir le déclin de l’humanité. Vivre notre solitude à deux dans l’humidité des montagnes qui m’avaient vu naître. Mais je le savais. Suzanne ne se contente pas de ça. La vie selon elle, se court, se déchire et s’avale. Elle se casse la geule et se bouffe la lèvre.

Je tente une réponse froide :

- Dans trente ans, on sera les dernières. Y’aura plus de gouvernement. On pourra partir.

- Dans tentre ans ? On ne sait rien, tu le sais aussi bien que moi ! On ne sait pas, on ne peut pas savoir alors quoi ? On attend de crever ? Moi, c’est maintenant que je veux vivre. Pas dans un an, pas dans dix ans ni dans trente, ans : maintenant ! Même si je dois en crever.

- C’est finalement ça que tu demandes... une âme qui veut bien crever avec toi.

Un silence s’installe. Suzanne a rassemblé tous ses arguments et se prépare à me les dégainer uns à uns. Je le sais car moi aussi j’ai anticipé ces discussions, des jours durant, le dos courbé sur les cultures d’oignons et de betteraves.

Suzanne reprend, imperturbable :

- L’homme de la garrigue, il y a quatre ans...

- Pourquoi tu me racontes tout ça maintenant ?

- .. il allait vers Marseille. Il dit que là bas il y a des jeunes. Des groupes de jeunes, des bateaux.

- Pourquoi t’es venue ici alors ?

- Pour venir te chercher. Je te savais ici. J’espérais trouver une camarade.

- Et Emma ? Je la laisse ici ?

- Emma a soixante ans. Elle a eu sa jeunesse. Elle a vécu. La drogue, les baisés, les carnivals géants... Toi non. Elle comprendra.
- Que crois tu que....
Suzanne me coupe.
- Nous pourrions passer la nuit à discuter. Il n'y a pas de bonne solution. Il n'y a que la tienne. C'est à toi de choisir. Moi je m'en vais, et j'ai envie que tu me suives. A la prochaine pleine lune, mon sac sera fait. Nous stoppons net, et nous couchons sur ces phrases.

Les trois jours qui suivent sont harassants. Le soleil me brûle la peau, mes yeux voient trouble. J'évite le regard d'Emma. Mais rien ne lui échappe. Un soir, c'est elle qui me cueille, après un repas sur la terrasse. Silence des grandes discussions. Elle fixe le grand noir devant elle. A son souffle, je l'entends penser. Elle inspire avant de lancer :

- Tu sais comment ils survivent ?
- Qui ?
- Les jeunes de Marseille. Tu sais comment ils survivent ?
- Non ..
- Ils ne peuvent pas bosser, pour pas se faire choper. Ils ont la vie de parias. Ils squattent deux semaines max' par lieux, et vivent de la pêche du vieux port pollué. Ils ont pas de potager. Ils mangent de la chair. Tu veux que je te précise la place des jeunes femmes qui osent s'aventurer dans ce borborygme ?

Je me réveille en sueur. Mon cœur cogne de partout. Il veut sortir de mon corps, il est effrayé, il veut dormir au frais de la rivière ne plus avoir à choisir. Pour le calmer, je parcours la bibliothèque à la recherche de réponses. Mais au plus je lis, au plus la question devient complexe. Aucune phrase ne retient plus la vérité qu'une autre. Tous les auteurs tiennent leur rapport intime si brut et réel au monde, sans jamais décrocher la puissance rassasiante d'un conseil. Au plus je parcours les pages au plus je saisis la dimension personnelle du choix que j'entreprend de faire, et au plus la réponse m'échappe, me court entre les doigts. Partir, suivre, c'est être à la merci de Suzanne qui n'en fait qu'à sa tête. Rester, c'est la perdre. Partir, c'est laisser Emma seule, encore, et après tout ce qu'on a traversé. Rester, c'est lui en vouloir d'avoir connu tout ce que je ne connaîtrais jamais. La réponse est insaisissable, à ce demander si elle existe, si elle est palpable. En me rendormant par intervalles, je la vois m'éveiller avec ses dents pointues et rieuses, tantôt me fouettant vers les rayons extérieurs, tantôt me happant vers les coussins de ma maison de pierre. Rien ne me rattache plus à une question qu'à une autre. Lorsque mes propres sursauts me réveillent, il m'arrive de m'asseoir, d'allumer une bougie pour contempler le visage de Suzanne. Tantôt pour lui dire au revoir, tantôt cherchant la promesse d'une confiance sans faille. Je ne peux pas savoir. C'est vertigineux.

Le ciel s'étire à l'orangé. Suzanne m'attrape le bras.
Emma, désolée. Nous sommes parties la nuit. Lâchement. Sortir d'ici, déjà, éclore, un déchirement. Les branches que j'ai vues mille fois habillées, puis déshabillées. Un spectacle qui n'en finissait pas et qui reste avec toi. Je t'imagine seule sur la terrasse désormais. Dire au revoir c'est sculpter le silence. J'espère que tu sauras remplir tes soirées de souvenirs. Les tiens, les nôtres. Au revoir, Emma, pardonne moi. Je n'ai jamais vu la mer.